

Critiquée pour son recours au glyphosate, l'agriculture sans labour trace son sillon

Au nom de la préservation de la biodiversité, la jeune génération opte pour cette technique qui ralentit l'érosion des sols. Mais le glyphosate, dont la Commission européenne doit décider ce vendredi de prolonger ou pas l'autorisation d'utilisation, n'est jamais loin.

REPORTAGE

FRÉDÉRIC DELEPIERRE

Planté au milieu de son champ, à Brugelette, Luc Hayois contemple le feuillage de ses tournesols, de ses trèfles, de sa moutarde et de ses radis qui se côtoient dans un joli bazar organisé. Les uns plus élevés que les autres. Les uns plus fournis que les autres. Mais chacun a sa place et son rôle dans l'agriculture que l'exploitant et son oncle veulent sans labour. Un choix assumé depuis qu'ils ont lancé leurs activités en 2013. Une méthode de travail de la terre qui gagne du terrain. Lentement mais sûrement. Mais une technique qui, bien souvent, nécessite le recours au glyphosate, ce fameux herbicide controversé dont les pays européens doivent aujourd'hui décider de prolonger ou pas l'autorisation pour dix ans.

« Ces cultures ne seront pas récoltées », explique l'agriculteur. « La saison dernière, ce champ a vu pousser du froment. Après la moisson, j'ai laissé les tiges en couvert sur le sol. Ensuite, j'ai semé ces plantes-ci. Je garde la matière organique en surface et tout retourne à la terre. Avec cette méthode, on réduit l'érosion car les gouttes d'eau tombent sur le couvert. En outre, les racines des plantes maintiennent la terre ensemble. Dans quelques semaines, une cinquantaine de moutons viendront pâturer mon champ et, au printemps, je pourrai y planter mes pommes de terre. Sans jamais avoir labouré. »

Sur ses 300 hectares, Luc cultive du

colza, du froment, de l'orge d'hiver, des betteraves, des petits pois, des haricots, des épinards, du lin et des pommes de terre. En labourant le moins possible et en travaillant en semis directs. « Avec la méthode classique, on bouleverse la vie de la terre », commente l'agriculteur. « Avec les couverts végétaux, on garde la matière organique en surface et on travaille moins profondément. Enfin, en semis directs, on ne touche à rien. »

Ce sont des bureaucrates qui établissent les calendriers qui ne correspondent souvent pas à la réalité du terrain. Quand ils fixent une fenêtre pour les moissons, on doit y aller même s'il pleut et qu'on va endommager nos terres

Charles-Bernard Héger
Agriculteur et président
de Greenotec

”

parce que les acheteurs, les industriels, ont peur que les clients découvrent un petit résidu de paille dans leur sachet de haricots surgelés. »

Créateur de l'association soutenue par la Région wallonne, Charles-Bernard Héger pointe du doigt un autre frein important à un développement plus important du sans labour. « Malheureusement, les agriculteurs ne travaillent pas leurs terres comme ils le veulent », déplore-t-il. « Ce sont des bureaucrates qui établissent les calendriers qui ne correspondent souvent pas à la réalité

du terrain. Quand ils fixent une fenêtre pour les moissons, on doit y aller même s'il pleut et qu'on va endommager nos terres. Ça nous oblige parfois à labourer pour corriger les aberrations de l'administration. Si les fenêtres de travail étaient plus grandes, on pourrait atteindre les 100 %. »

Une éventualité à laquelle ne croit pas Marianne Streel, présidente de la Fédération wallonne de l'agriculture (FWA). « Ceux qui labourent restent majoritaires et certains ne passeront jamais au sans labour », affirme l'agricultrice qui, elle-même, laboure ses terres. « La moyenne d'âge des agriculteurs est de 58 ans et changer de façon de travailler nécessite de gros investissements en matériel. On ira plus vite avec les jeunes. On les soutient car nous sommes demandeurs de nouvelles techniques comme l'agroécologie. L'impact zéro sur les sols, on ne l'aura jamais, mais la durabilité est de trouver la solution à un moment donné pour une culture donnée. Le sans labour nécessite d'utiliser plus de glyphosate que lorsqu'on laboure. A partir de là, ça n'est pas meilleur. »

Ces arguments, Hugues Falys, agriculteur et porte-parole de la Fugea, la fédération unie de groupements d'éleveurs et d'agriculteurs, les balaie d'un revers de main. « Depuis que j'ai commencé mes activités, à 25 ans en 1995, je travaille sans labour », réplique-t-il. « Ça permet de respecter la qualité des sols puisque les matières organiques issues des végétaux qu'on cultive restent dans le sol. C'est ensuite consommé par des insectes et des petits animaux qui produisent de l'humus qui améliore la qualité du sol. Le labour perturbe ça puisqu'il retourne la terre jusqu'à une profondeur de 45 cm. La vie du sol est perturbée et les insectes n'ont plus rien à manger. La nature n'est pas faite pour ça. On a commencé à le faire pour enfouir les résidus et les déchets afin de rendre les surfaces "propres" avant de les travailler. Sans labour, on utilise un peu de glyphosate mais pas plus que les autres agriculteurs. »

Ce qui retient certains agriculteurs de passer au sans labour, c'est la période de transition. « Lorsqu'on arrête de travailler la terre, on ne maîtrise plus les mauvaises herbes et ça ne donne pas envie de changer », reconnaît Hugues Falys. « Pourtant, tous les terrains, qu'ils soient argileux, sablonneux ou autres, permettent la culture sans labour. C'est une économie de temps et de personnel car labourer est chronophage. Par contre, c'est une technique qui nécessite aussi d'être capable de plus anticiper les soins à apporter aux plantes. »

Une transition difficile

Cette période de transition doit permettre à une autre biodiversité de se mettre en place, selon Guillaume Agneessens, agriculteur et entrepreneur agricole à Braine-le-Château : « Quand on travaille la terre, on détruit beaucoup de nids de campagnols, de mulots ainsi que des œufs de limaces. Ma première année sans labour, j'ai eu de grosses attaques de limaces qui ont dévoré mes cultures. Au début, c'est inévitable, il faut empoisonner les mulots même s'il n'est pas de bon ton de le dire. Il faut installer des nichoirs pour que les rapaces viennent les débusquer. Il faut aussi détruire les limaces. Tout ça est coûteux et nécessite l'emploi d'insecticides qui sont encore plus nocifs que le glyphosate car ils agissent sur le système nerveux. »

Pour Hugues Falys, le jeu en vaut la chandelle car « après deux, trois ans sans labour, l'érosion et la battance des sols (croûte en surface de la terre due aux gouttes d'eau) diminuent considérablement » : « Ça permet de réduire les inondations et d'améliorer la biodiversité. » Le grand public l'a compris et répercute ses demandes aux industriels. « Eux qui étaient réticents nous demandent maintenant de travailler au maximum sans labour », confirme Luc Hayois. « Ça va dans le bon sens, mais c'est encore une fois l'industriel qui sert de l'agriculteur en lui dictant comment travailler », déplore Charles-Bernard Héger. « Il serait donc bien de répartir plus justement la plus-value... »

« Ne pas labourer pose plus de problèmes que ça n'en résout »

Ingénieur agronome et professeur à l'UCLouvain, Philippe Baret tient à distinguer deux choses : l'agriculture sans labour et l'agriculture de conservation. « La deuxième contient deux piliers », précise-t-il. « Le sans labour mais auquel s'ajoutent le couvert et la rotation des cultures qui amène la diversification. Il faut cumuler les trois pour que ça soit efficace. »

« Les défenseurs du sans labour affirment que leur technique permet de conserver le carbone dans le sol et que ça représente une solution pour faire face au changement climatique », poursuit Philippe Baret. « C'est de plus en plus débattu dans le monde scientifique car, finalement, on s'aperçoit que cette technique séquestre peu de carbone dans le sol. Ça constitue quand même un gros problème. D'autant qu'une sorte d'alliance s'est créée entre des agriculteurs et des industriels pour vanter les mérites du sans labour qui représente quand même 33 % des herbicides utilisés. Car si on travaille le sol, il perd de sa structure et de sa vitalité, mais si on ne le travaille pas, pour qu'il soit propre, les agriculteurs dépendent du glyphosate. »

« De mon point de vue, l'impact du non labour en agriculture est plutôt négatif », dit le scientifique. « Cette méthode de travail pose plus de problèmes qu'elle n'en résout alors qu'elle est présentée comme une solution. Ce qui est gênant, c'est qu'elle fait perdre des plumes à l'agriculture bio alors que celle-ci n'utilise pas le moindre herbicide tel que du glyphosate. » « Si l'agriculture de conservation veut se relégitimer », ponctue Baret, « elle doit être transparente sur la balance herbicide/séquestration du carbone. Une agriculture de conservation bio est possible mais nécessite un certain travail du sol. » F.DE.

Depuis 2013, Luc Hayois ne laboure plus ses champs et est très satisfait de ses récoltes.

© SYLVAIN CRASSET.

